

Comme disait la mouche

« Tsé? Tsé? »

Guy Mauffette, *Comme au cabaret du soir qui penche*, Montréal, Stanké, 1996, 128 p., 14,95 \$.

Germaine Beaulieu, *De l'absence à volonté*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 136 p., 10 \$.

Serge Mongrain, *L'objet des sens*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 72 p., 12 \$.

Hugues Corriveau

Numéro 84, hiver 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39013ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1996). Compte rendu de [Comme disait la mouche : « Tsé? Tsé? » / Guy Mauffette, *Comme au cabaret du soir qui penche*, Montréal, Stanké, 1996, 128 p., 14,95 \$. / Germaine Beaulieu, *De l'absence à volonté*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 136 p., 10 \$. / Serge Mongrain, *L'objet des sens*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 72 p., 12 \$.] *Lettres québécoises*, (84), 36–37.

Guy Mauffette, *Comme au cabaret du soir qui penche*, Montréal, Stanké, 1996, 128 p., 14,95 \$.
 Germaine Beaulieu, *De l'absence à volonté*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1996, 136 p., 10 \$.
 Serge Mongrain, *L'objet des sens*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1996, 72 p., 12 \$.

Comme disait la mouche : « Tsé ? Tsé ? »

Rumeurs d'absence autour des sens et de la volonté, rumeurs du soir.



POÉSIE
 Hugues Corriveau

POÈMES OU PENSÉES, voilà bien la question. Le titre de mon article ? Rien d'autre qu'un texte de Guy Mauffette dans son livre paru récemment chez Stanké. Il y aurait de quoi frémir si tout cela avait cette allure infantile que l'âge (hélas !) n'excuse pas. Mais il y a dans ces pages des accents touchants, un plaisir que la mémoire de l'émission éponyme ravive chez ceux et celles qui l'ont beaucoup écoutée. J'aurais le goût de renvoyer à Guy Mauffette l'un de ses propres textes lorsqu'il écrit : « Ah ! Si je pouvais seulement / vous aimer autant que je vous aime... » (p. 27) Mais les scories, les facilités, les pièces qu'un éditeur n'a pas su écarter affaiblissent l'ensemble. Par chance, on trouve aussi des tendresses, de petites tragédies qui couvent :

*Qui n'a pas un jour ou l'autre
 Offert ses lèvres à la lune
 Étreint un arbre
 Mis sa bouche dans le sable
 Ou rêvé de la caresse d'une corde ?* (p. 49)



Ces textes tiennent tout entiers à ces petits riens qui basculent, qui envoûtent parfois. C'est dans le silence qu'ils se lisent, c'est dans le refus de trancher entre les genres que j'ai voulu parler ici de ce livre, parce que la simplicité parfois tient lieu des plus vives tristesses. Pourquoi ne pas accompagner l'auteur et se livrer « souvent / aux immenses travaux / de ne rien faire » (p. 104), ou, avec lui encore, se dire : « Si je regarde ma vie passée, / j'espère que je ne savais pas ! » (p. 62) C'est délicieux, nostalgique et plein de cette vivacité d'esprit que la fatigue parfois nous fait oublier.

L'autre s'appelle une femme

« J'ai rencontré dieu sur le continent de Vénus. / Elle s'appelle Sapho » (p. 28). Dans cet univers de Germaine Beaulieu, les corps ont des courbes, et la pensée s'insinue selon ces lignes de force que la vérité-femme a déjà beaucoup exploitées. Ces textes, s'ils n'apportent pas vraiment de nouveau, tissent encore avec vigueur ces lieux clandestins de la passion de dire le corps, la pensée au féminin, le tapage toujours vif d'un amour redoutable : « Elle se disait, l'une et l'autre / que demain la parole poserait l'âme / différemment dans le corps. » (p. 37)

Cette recherche n'aura sans doute de cesse que le jour où la femme, enfin installée dans la Cité, part entière du devenir, conquérante et mise à jour, aura voix certaine et certitude. Ici, le questionnement au féminin retrace encore les solidarités qui seules font de la vie-femme une voix transitoire :

*Si c'était demain, j'embrasserais
 le jour comme on embrasse une
 femme sur l'île de Lesbos. Il y
 aurait résurrection de l'amour.
 Si c'était demain, je parlerais
 une langue que j'ignore. Une
 langue porteuse de projets, de futur
 et d'autres langues. Mais, c'est quand demain ?* (p. 43)



C'est bien la trajectoire suivie par cette poésie de Germaine Beaulieu que celle qui mène à la reconnaissance, à cette revendication implicite qu'on imagine toujours trop vite acquise : « Réinventer le monde / où surgissent les différences / dans le pouvoir d'aimer / hors d'une matrice uniforme / où le E de l'évidence encercle. » (p. 43)

L'éditeur aurait peut-être joué pleinement son rôle auprès de l'auteure s'il lui avait conseillé d'élaguer un peu, s'il lui avait suggéré d'éviter les trop nombreux « confessionnal de nos corps » (p. 113) ou « casino de mon cerveau » (p. 119) qui consternent parfois. La valeur des textes aussi est très inégale. N'empêche, ne chicanons pas trop, prenons note de cette œuvre qui, aux forces des paroles passées, veut s'associer :

*Elle nomme Simone de B. Gertrude S. Nicole B.
 Tant de discours appellent demain
 d'écriture, de continuité et de verbe.
 Mais, entre nous,
 Où en sommes-nous ?* (p. 43)

C'est bien pour cela qu'il faut lire Germaine Beaulieu, parce qu'elle sait, elle, que rien n'est encore joué, qu'il faut toujours rappeler à l'existence des paroles qui n'en finissent plus de solliciter la vie, l'urgence.



Germaine Beaulieu

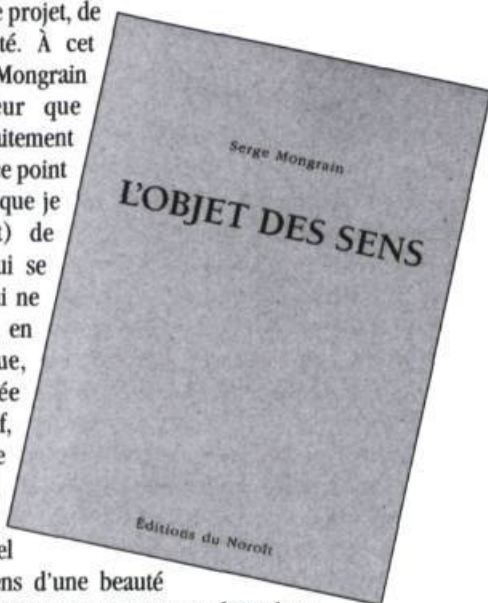


Guy Mauffette

Sens perdu

Mais où s'en va donc Serge Mongrain ? Nous savons qu'il sait écrire, nous le lisons, nous constatons. Mais que diable nous dit-il dans ce recueil éparpillé bien que très court, recueil qui désire être beau avant d'être urgent ? Cet *Objet des sens* qu'il cherche, Mongrain semble le perdre chaque fois qu'en prise il croit le tenir. Mais, hélas ! il avoue : « nous portons en nous un vent / un souffle vide qui ne raconte rien » (p. 44). Est-ce un terrifiant aveu ? Est-ce l'angoisse profonde qui pousse le poète au-devant des mots, dans ce lieu si précaire du poème ? Il y a là effroi, danger, gouffre où le poète risque de glisser. De quelque côté qu'on prenne ce recueil, il fuit, il ne dit *rien* : à proprement parler *rien* d'autre que ce désir du poème lui-même, comme vidé d'une tension qui au livre le révélerait. Entendons-nous bien, ce n'est pas mauvais, c'est en quelque sorte plus *tragique* parce que ce livre ressemble trop à ce que souvent la poésie québécoise actuelle traduit, c'est-à-dire un certain vide, un manque flagrant de projet, de revendication, de nécessité. À cet égard, le livre de Serge Mongrain n'est ni pire ni meilleur que d'autre, c'est un livre parfaitement inutile, donc justifiable de ce point de vue ; mais puis-je dire que je suis lassé (c'est le mot) de toutes ces publications qui se noient dans une parole qui ne mène nulle part, qui est en quelque sorte narcissique, onaniste, fortement noyée dans le lieu commun. Bref, Serge Mongrain incarne son époque, en traduit la vacuité ontologique, et son livre est là sans réel

« objet », dans le non-sens d'une beauté vide, esthétique soit, mais qui passe en courant d'air dans l'ère des livres de poésie qu'on publie ces temps-ci dans une tentative lénifiante de faire en sorte qu'à rien tout ne ressemble ; alors, « se dressent les choses demeurées closes dans leurs secrets » (p. 11) ; « la parole expire, la parole défaille / si elle revient dire la même chose » (p. 14). Ces terribles constatations s'additionnent, et « l'illusion que le temps n'est pas en face de soi » (p. 25) aggrave l'effet de vide qui devant et dans le livre nous atteint comme une maladie. Attention, je dis et je redis que ce livre recèle de beaux vers, de beaux textes, de belles « choses », mais comme si toutes ces beautés étaient sans réels propos, d'où leur redoutable efficacité en tant que témoins du temps qui nous accable. Rien de mieux qu'un exemple, alors prenons au hasard, en page 35 : « Le chemin mène à un autre chemin / le corps est un vertige à réveiller sans cesse / le vent qui poursuit le vent comble son vertige / le monde des phénomènes et des images / jusqu'au bout de lui-même » (p. 43). Et puis, après ? serions-nous portés à dire ici... pourquoi ? Où va-t-on dans cette quête éperdue du poétique et du texte ? Le silence parfois serait méritoire, aurait peut-être valeur de témoignage. Mais il faut le poème pour la continuité du monde, il faut encore que des recueils s'écrivent pour que se réveille en nous une parole d'une autre sorte, d'une autre profondeur.



LE LOUP DE GOUTTIÈRE

DE FEU ET DE FROID



Micheline Boucher
Œuvres de Dominique Sarrazin

LE CIEL COMMENCE PAR UNE IVRESSE



Micheline Martineau
Œuvres de Anne-Marie Robert

LE CYCLE DE L'ÉCLAIR



Éleine Audet
Œuvres de Jeannine Bourret

LES SEXES IVRES Conte érotique de l'Autre moi



Gabriel Lalonde
Œuvres de Gabriel Lalonde

L'AMOUR SAUCE TOMATE



Sylvie Nicolas
Œuvres de Jacques Jourdain

DU CORPS À L'ÂME



Marcel Gaumond
Psychologie analytique et eutonie

AUTOUR DE ...

AUTOUR DE H.W. «JIMMY» JONES



**Bernard
Tanguay**

AUTOUR DE YVES GAUCHER



**Gaston
Roberge**

347 • rue Saint-Paul • Québec
Tél.: (418) 694-2224 • Téléc.: (418) 694-2225